

Une région à naître : les Bois-Francis

Gaëtan St-Arnaud

Volume 24, numéro 1, 2018

Victoriaville, Arthabaska et les alentours, parlons-en!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88323ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Arnaud, G. (2018). Une région à naître : les Bois-Francis. *Histoire Québec*, 24(1), 5-7.

par Gaëtan St-Arnaud

Diplômé de l'Université du Québec à Trois-Rivières, Gaëtan St-Arnaud a fait carrière comme enseignant en histoire du Québec à la polyvalente Le Boisé de Victoriaville. Avec plusieurs collègues, il a pris l'initiative du projet classes-musées qui a connu un beau succès dans plusieurs institutions de la province. Aujourd'hui retraité, il agit comme personne ressource à l'Université du troisième âge (UTA, Université de Sherbrooke), en offrant des cours d'histoire du Québec et d'histoire du xx^e siècle, ainsi que plusieurs conférences à des organismes régionaux.

La région des Bois-Francs, au Centre-du-Québec, est née d'une volonté ferme de jeunes colons étouffés par des temps difficiles mais bien déterminés à assurer un avenir plein de promesses pour eux et pour leur descendance.

Chercher un ailleurs meilleur

La décennie 1830-40 est sans doute une des plus sombres de notre histoire. Depuis la Conquête, en 1760, l'immigration britannique a considérablement modifié le portrait social. On s'en accommode tant bien que mal, mais la terrible épidémie de choléra provoquée par l'arrivée des Irlandais sème partout la consternation. Plus de 10 000 morts entre 1831 et 1835. La situation politique n'est guère reluisante. Les frictions constantes entre députés canadiens et autorités britanniques vont se conclure par la révolte des Patriotes de 1837-38 et la pendaison publique de 12 insoumis.

En agriculture, rien ne va plus. Les seigneuries sont surpeuplées. L'espace agricole qui devait suffire à 65 000 habitants au temps de la Conquête doit maintenant en accommoder plus de 500 000. De plus, des pratiques déficientes ont fini par épuiser les sols. De 15 pour un en 1760, les rendements ont chuté à 5 pour 1. En 1834, une épidémie de mouches à blé vient aggraver la situation. La crise est telle que nombreux sont les jeunes habitants qui devront quitter la paroisse natale pour chercher ailleurs un avenir viable.

Peu de solutions

Mais où aller? Les seigneuries offrent peu d'opportunités. Ce système de colonisation qui tire à sa fin est devenu objet de spéculation. Les terres disponibles sont rares et chères, sans compter l'augmentation des redevances et des corvées. Il y a toujours les terres de la Couronne, mais les fonctionnaires anglais qui les administrent ont mis en place une procédure d'acquisition compliquée, longue et coûteuse. On ne peut espérer obtenir son titre de propriété avant 15 mois. Les nouveaux cantons ne sont pas plus avantageux. Les terres appartiennent à des spéculateurs qui entendent s'enrichir en les vendant à prix d'or à des Canadiens démunis.

La meilleure des solutions reste donc à se diriger vers des terres inoccupées, à s'y installer, quitte à *squatter* les

terres et à s'y établir sans autorisation officielle. C'est ainsi qu'on assiste aux premiers mouvements de colonisation vers les Laurentides, le Lac-Saint-Jean, les Bas Saint-Laurent et les Bois-Francs.

Les Bois-Francs : s'y rendre, s'y installer

La région des Bois-Francs est particulièrement invitante. Située à 50 kilomètres à peine au sud du Saint-Laurent, elle offre des sols fertiles et du bois de qualité en quantité. On y retrouve entre autres le canton d'Arthabaska, créé en 1802 à la demande d'un certain John Gregory, qui ne viendra jamais s'y établir, mais qui a fait lotir les terres à son profit.

Dès 1835, on voit arriver des *squatters* venus des seigneuries de Bécancour et Gentilly. Pour se rendre, ils ont dû traverser les terribles savanes de Blandford et Stanfold, sols très marécageux qui rendent le passage vers les Bois-Francs quasi impraticable sept mois par année.

Il vaut mieux attendre les premières gelées avant de s'y aventurer. Après le passage des savanes, les hommes comme les bêtes sont à bout de force. Ainsi, Charles Beauchesne, 43 ans, qui perd son cheval, mort d'épuisement et des suites de ses blessures.



Le colon défriche, près de sa maison, dessin de G. Hériot.
(Source : Musée du Québec, tiré de *Nos Racines*, numéro 72, p. 1429)

Une fois sur place, ces nouveaux colons ne sont pas au bout de leur peine. Il faut bâtir maison. Ce sera une modeste cabane en bois rond, tout d'une pièce, de 15 pieds sur 18. Le plancher et les lits seront faits de branches. Des lanières de cuir serviront de charnière à l'unique porte. S'alimenter reste un défi constant. On doit miser sur les produits de la chasse et de la cueillette, mais plus souvent qu'autrement, on en est réduit à se fabriquer une soupe faite de feuilles, de racines et d'ail sauvage qui répand une odeur écœurante. Il faudra compter une année de travail incessant avant de retourner dans les seigneuries chercher femme et enfants pour s'y installer définitivement. Le ravitaillement de ces premiers noyaux de colons sera assuré par des bandes de 10 à 15 hommes qui traversent les savanes pour revenir chargés de sacs de farine, de provisions de toutes sortes et même de plaques de fonte pour les poêles à bois. Il faudra attendre jusqu'en 1847 l'ouverture d'un vrai chemin jusqu'au fleuve.

LA LIBRAIRIE HISTOIRE QUÉBEC

Nouveau service offert par la Fédération Histoire Québec, qui permet aux sociétés membres ou aux membres individuels qui ont déjà publié, de profiter du réseau et des ressources des Éditions Histoire Québec pour faire la promotion de leurs publications récentes.



Informez-vous!

Éditions Histoire Québec

514-252-3031

Sans frais : 1 866 691-7202

www.histoirequebec.qc.ca

Le secours de Dieu

On a beau vivre isolés en terre de colonisation, on n'est pas moins croyants pour autant. Aussi espère-t-on vivement la venue du prêtre. Et s'il ne vient pas à nous, nous irons à lui. Ainsi, Charles Beauchesne et François Marchand, qui, en janvier 1836, se rendront jusqu'à l'église de Gentilly faire baptiser deux enfants. En mars 1839, c'est Jean-Baptiste Ouellet qui transporte la dépouille de sa défunte femme à Gentilly pour lui assurer une sépulture chrétienne. À son retour dans le canton d'Arthabaska un mois plus tard, il est déjà remarié.

L'évêque du diocèse de Québec, M^{sr} Signay, doit faire appel aux curés et aux vicaires des seigneuries pour porter les secours de la religion aux colons isolés. Si certains s'acquittent volontiers de leur tâche, d'autres sont plus réticents à quitter le confort de leur presbytère. Ainsi, l'abbé Marcoux, qui se fait porter malade, à qui M^{sr} Signay doit forcer la main : « J'ai lieu de croire que vous vous êtes suffisamment reposé dans votre famille. Je vous informe qu'il faut vous remettre à l'ouvrage... Vous aurez donc soin de vous mettre en route pour votre nouvelle destination de manière à y être rendu... pour dimanche prochain. »

En attendant la visite du prêtre, qui vient au mieux toutes les quatre à six semaines, il faut bien s'occuper des morts. On le fait le plus dignement possible, avec les moyens du bord. En 1852, lors de l'exhumation des corps du tout premier cimetière de l'actuelle Victoriaville, on put reconnaître les cadavres de Laurent Raymond, enterré dans une auge de fortune, et celui de Pierre Cloutier, enveloppé dans la paille de sarrasin.

Intérieur de la maison d'un habitant,
dessin de Horation Walker.
(Source : Musée du Québec, tiré de *Nos Racines*,
numéro 106, p. 2118)



Premiers clochers, premières querelles

L'érection d'un lieu de culte est grandement souhaitée par les premiers colons. Une première chapelle voit le jour en 1843, avec un cimetière adjacent. Mais dès 1849, M^{sr} Signay décrète qu'elle sera fermée au profit d'une autre, plus grande, devant être construite trois kilomètres plus au sud. Cette nouvelle sème la consternation. Suppliques et requêtes se multiplient : « L'humble demande que nous faisons à Votre Grandeur de laisser notre chapelle où elle est maintenant. » Ou encore : « Nous nous prosternons au pied de Votre Grandeur pour la supplier de permettre que notre mission soit continuée dans notre chapelle... » Rien n'y fait. La décision est maintenue et la première chapelle fermée. Les colons ne manqueront pas l'occasion de faire savoir leur mécontentement, refusant même de payer leur dîme à un curé qui s'est montré hostile à leur volonté : « Puisqu'il ne voulait rien faire pour nous, nous ne lui donnerons rien, et nous ne pourrons lui payer cette année une dîme qu'il n'a pas gagnée. »

Une dernière opposition sera manifestée en 1852. Des hommes sont dépêchés pour exhumer les corps du deuxième cimetière. À leur arrivée, ils sont accueillis par une femme armée d'un fusil, Aurélie Boisvert, qui menace de faire feu sur ceux qui troubleront le repos éternel de son premier mari. Les pauvres hommes doivent rebrousser chemin pour ne revenir... que 20 ans plus tard.

Un avenir prometteur

On le voit, l'existence de ces premiers colons n'a pas coulé comme un long fleuve tranquille. C'est à force de courage, d'entêtement, de détermination qu'ils ont su s'imposer dans ces nouveaux espaces. Après eux, la voie ferrée, les premières manufactures et l'industrie laitière allaient transformer l'avenir de leur communauté. Mais ils avaient posé les premiers jalons de l'existence d'une région bien prometteuse : les Bois-Francs.

Le colon bûcheron. (Source : *Nos Racines*, numéro 110, page 2186, les éditions T.L.M. 1981. www.tradition-quebec.ca)

